

XYZ. La revue de la nouvelle

Deuxième peau

Paul Ruban



Number 143, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ruban, P. (2020). Deuxième peau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 71–75.

Deuxième peau

Paul Ruban

nos vies sont à lire sur nos bras
beaucoup plus petites qu'on ne le croit

VALÉRIE FORGUES

QUAND CELA AVAIT COMMENCÉ, Fabienne ne s'en souvenait plus.

C'était un petit rituel qui s'était glissé, tout naturellement, quelque part dans la dernière année, dans sa routine de soins habituelle.

Se brosser les dents. Se raser les aisselles. Se râper la corne des pieds.

Appliquer un faux tatouage sur son bras gauche.

Un geste d'une simplicité enfantine, qui lui prenait à peine deux minutes le matin à la sortie de la douche. Un geste saisonnier, surtout : Fabienne le faisait seulement au printemps ou en été, haute période d'expeausition. En plus, la qualité du produit était telle qu'il pouvait s'écouler une bonne semaine avant qu'elle n'ait besoin de le réappliquer.

Fabienne était tombée sur un site Web où elle avait commandé une série de cent tatouages manche, tous identiques, qu'on posait sur la peau par décalcomanie. Même si la manche colorée qu'elle avait choisie n'était pas personnalisée, les motifs qui la constituaient, imbriqués les uns aux autres telle une arabesque, étaient assez génériques pour lui permettre d'en inventer le sens. Si on lui demandait, par exemple, ce que signifiait le crâne de mort du *Día de los muertos* près du coude, elle répondait que c'était un clin d'œil à ses nombreux voyages au Mexique. La déferlante de vagues d'Hokusai, plus haut, à l'épaule ? Son amour pour l'art japonais. Et les papillons de nuit et les hirondelles, au poignet ? Sa soif de liberté.

Or ce n'était pas tant son penchant pour le symbolisme esthétique qui avait poussé Fabienne à embrasser l'art du tatouage temporaire, que son besoin d'appartenance.

Sans exception, chacun des comparses du programme d'arts culinaires qu'elle suivait — fille comme garçon — avait les bras tatoués. Il s'agissait d'un code secret, d'un badge d'honneur que les membres de cette tribu tissée serrée arboraient fièrement chaque fois qu'ils retroussaient les manches de leurs tuniques blanches, dans la cuisine d'apprentissage de l'école.

Tous les plus grands chefs ont des tatouages manche, se disaient-ils. Et un jour, nous serons, à notre tour, les génies créatifs des restos les plus huppés du monde.

Bref, Fabienne avait cédé à une écrasante pression des pairs.

Le seul problème, c'est que Fabienne souffrait de béléno-phobie aiguë. Une peur bleue des aiguilles.

Elle avait pourtant tout fait pour essayer de la surmonter.

Commencer petit, s'était-elle dit, avec un tatouage de son signe astrologique (Verseau) sur la cheville. En guise de préparation, elle avait fait le tour des différents salons en ville, avant de jeter son dévolu sur une jeune tatoueuse amène et rassurante. Le grand jour venu, quoiqu'elle eût fumé deux joints d'affilée pour se calmer les nerfs, Fabienne commença à faire de l'hyperventilation presque aussitôt qu'on l'eut allongée sur cette chaise de cuir beige d'apparence chirurgicale. À peine la petite aiguille eut-elle frôlé sa peau qu'elle sursauta violemment et, sans le vouloir, donna un coup de pied au visage de sa tortionnaire, qui se mit à saigner abondamment du nez.

À ce jour, Fabienne fait comme si le minuscule point noir sur sa cheville n'était qu'un grain de beauté.

La tradition voulait que les élèves en arts culinaires marquent la fin de l'année par un voyage de classe. Une occasion pour décompresser à la suite des grands examens pratiques en cuisine, devant un jury de profs pointilleux, et partager un dernier moment en gang avant les vacances d'été. Un prétexte, aussi, pour découvrir de nouveaux restos dans un coin de pays inconnu.

À la cafétéria du collège, un jour où les camarades de classe mangeaient leur lunch, Cléo, une grande fille dégingandée coiffée d'une tignasse de boucles brunes, lança l'idée

d'un voyage de surf. L'idée plut à tous, mais une recherche dans Google révéla vite le coût exorbitant de surfer sur les vagues du Pérou ou de Waikiki. Même rester au pays en se rendant en Colombie-Britannique, à Tofino ou à Sombrio Beach, était loin d'être donné.

— Et si on allait à la piscine à vagues du West Edmonton Mall ? proposa Zaïm, en brandissant son téléphone où s'affichaient des photos trouvées sur Internet. On l'appelle Blue Thunder... La plus grande piscine à vagues intérieure du monde.

— C'est quand même treize heures de route, mais c'est faisable, répondit Thierry. On pourrait y aller en char.

— *Road trip !* glapit Marika.

— L'occasion de savourer du bon steak albertain, renchérit Zaïm.

— Beurk, fit Romy, la végétalienne militante de la bande.



Ils étaient arrivés à l'hôtel du West Edmonton Mall aux petites heures du matin, en un convoi de trois autos, après un trajet interminable à travers les plaines. Même s'ils avaient la Transcanadienne dans le corps, Fabienne et ses amis de classe avaient programmé leurs réveils afin d'être parmi les premiers arrivés dans la piscine à vagues. Ils étaient en vacances, et comptaient profiter de chaque seconde.

Malgré une superficie qui s'étendait sur cinq acres sous son colossal dôme vitré, le parc aquatique du centre d'achats sentait le chlore à plein nez. Les amis avaient regroupé quelques transats autour d'un palmier qui jaillissait des dalles du plancher, marquant leur territoire avec serviettes de plage et gougounes. Au kiosque de location, on avait remis à chacun une planche identique. Le même plastique jaune affadi par le temps, les mêmes égratignures laissées par des centaines d'ongles avant les leurs.

À découvert, les tatouages manche du groupe prenaient l'allure d'œuvres exposées en plein air. Bien qu'ils ne 73

disent rien pour attirer l'attention vers leurs peaux encrées, Fabienne sentait chez ses amis une certaine fierté, consciente et partagée, dans cette façon qu'ils avaient de se pavaner sur au bord de la piscine et de patauger dans l'eau, tous ensemble, à moitié dévêtus mais parés de cette même armure d'épiderme, légère et stylée.

Sachant que son bras risquait de se faire fouetter par le remous des vagues, Fabienne s'était enfermée dans la salle de bains de la chambre d'hôtel, le matin même, pour reposer fraîchement son tatouage.

Les amis passèrent l'essentiel de cette première journée de vacances dans l'eau du Blue Thunder, à surfer sur ses déferlantes moulinées à la machine. Ils s'amusaient à essayer de se tenir sur leurs planches, jambes flageolantes, gloussant et s'esclaffant à force de se voir tomber, se relever et tomber encore. Ils quittaient la piscine à vagues uniquement pour aller aux toilettes — et encore, un ou deux d'entre eux n'avaient aucune gêne de se soulager dans l'eau —, s'em-piffrer de nachos ou siroter des pina coladas faibles sur les tabourets d'un bar tiki en faux bambou, coiffé d'un faux toit de chaume. Le bar était plaqué contre un haut mur de brique sur lequel on avait peint un pastiche de paysage polynésien. Après quelques cocktails, les goélands et les poissons volants de la murale semblaient prendre vie et les cocotiers, danser dans la brise.

Certains, découragés par leur manque de talent au surf, changèrent le mal de place en s'élançant dans des vertigineuses glissades d'eau dont les noms semblaient inspirés de drogues de rue : Corkscrew, Blue Bullet, Howler. Fabienne préférait pour sa part regarder ses amis descendre en hurlant, depuis la sécurité du bar tiki où elle mâchouillait la paille rose de son cocktail et leur faisait de petits coucous de la main. Un récent fait divers l'avait traumatisée à vie au sujet des toboggans aquatiques : une grand-mère avait perdu un doigt dans une glissade du parc, après que sa bague fut restée accrochée. On racontait qu'un maître-nageur avait dû

74 repêcher annulaire et alliance au fond du bassin d'arrivée.

Lorsque Fabienne s'était imaginé cette bague au doigt, seule, détachée, dévalant nonchalamment une glissade rougie par le sang, elle avait été traversée par une vague de nausée et s'était juré de ne plus jamais poser les fesses dans un tube pareil.

Accoudée au bar, percevant l'écho des cris hilares de ses amis en arrière-fond, Fabienne s'amusait à scruter ses mains en se demandant si ses doigts ratatinés par l'eau ressembleraient à ça lorsqu'elle serait vieille. En examinant ses bras, elle fut surprise de voir son tatouage ramifié de fines fissures. Merde, se dit-elle. Décidément, vagues chlorées et tatouages temporaires ne font pas bon ménage.

Après un interlude hot dogs-alcool-glissades, la bande opta pour une dernière ronde de surf avant de retourner à l'hôtel. Se sentant courageuse, Fabienne nagea jusque devant la machine qui mettait les vagues au monde. Après une bonne dizaine de chutes, elle réussit enfin — vacillante et accroupie sur sa planche, mais les pieds bien à plat — à chevaucher une vague jusqu'au bout de la piscine. Ses amis l'acclamèrent lorsqu'elle sortit de l'eau avec sa planche sous le bras. Mais en le voyant, ce bras, ils se figèrent. Certains étaient bouche bée, d'autres fronçaient les sourcils ou reprirent une moue de dégoût, comme s'ils venaient de vivre une trahison.

— On croyait que t'étais l'une d'entre nous..., murmura Thierry. T'es pa-thé-tique.

— Quoi... mais je... bien sûr que je suis une de..., balbutia Fabienne, en replaçant nerveusement une mèche de cheveux mouillés derrière son oreille, ne sachant pas ce qu'il voulait dire.

Mais lorsqu'elle vit son bras, elle comprit tout de suite. Son tatouage brillait par son absence.